

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 16.

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 20 AVRIL 1882

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

MORMONS ET CHINOIS

Nos voisins les Américains passent depuis quelque temps par une crise d'indignation vertueuse, qui vaut la peine d'être notée, car elle a été lente à venir, et c'est peut-être un phénomène que le monde ne verra plus ! Ils sont en train de courir sus aux Mormons qu'ils ont laissés prendre racine et se développer depuis cinquante ans. Mieux vaut tard que jamais. Cette détermination de chasser les polygames du Lac Salé, qui auraient dû disparaître des Etats-Unis avant l'esclave, vaudra un renom de moralité tardive aux Etats-Unis. Les honnêtes gens de toutes les parties du monde les féliciteront de s'être débarrassés de cette dangereuse confrérie du mormonisme, qui a fait tache sur la civilisation américaine.

Mais dans notre siècle de raisonneurs et de libre examen, dès qu'un gouvernement s'est rendu responsable d'un acte quelconque, on lui demande en vertu de quel principe il l'a accompli. Nous est avis que nos voisins seraient bien empêchés de justifier leur conduite soit au point de vue de leurs idées religieuses, soit à celui de leurs maximes politiques. La constitution américaine proclame la liberté de conscience illimitée, et s'il prend fantaisie à un citoyen de la plus grande des républiques de transformer l'amour libre en religion, comme les Mormons, ou les frères de la communauté d'Onéida dont Guiteau, un de ses membres, a révélé la désolante immoralité, nous ne voyons pas comment l'état pourrait s'arroger le droit de gêner la liberté de conscience de ces fauteurs d'immoralité ? Il est vrai que toute société possède le droit de défendre tout ce qui est contraire aux bonnes mœurs, mais c'est là une de ces expressions élastiques que l'on peut retourner contre ceux qui s'en servent. L'Etat n'a aucune autorité pour poser la limite où s'arrête la liberté de conscience lorsqu'elle l'a proclamée. Il est tout aussi permis de professer le mormonisme que de professer, comme M. Talmadge et bien d'autres *clergymen*, la croyance que l'enfer n'existe point.

Il est évident que le gouvernement américain s'est inspiré dans sa noble croisade contre le mormonisme, de ses idées religieuses. Mais là encore, il vient se heurter à une autre difficulté autrement sérieuse. Le protestantisme a proclamé le libre examen, et c'est la base sur lequel il repose. Or, le libre examen a déjà permis au Conseil Privé en Angleterre de déclarer qu'il n'était pas nécessaire de croire au baptême, ni à l'éternité des peines de l'enfer pour être protestant ; le libre examen a donné naissance à une multitude de religions bizarres et tout aussi malsaines que le mormonisme. Du moment où l'on décrète que chacun est libre d'interpréter la Bible comme il l'entend, pourquoi le premier venu n'y verrait-il pas la polygamie comme elle a existé du temps de Moïse, tout aussi bien que la

doctrine du salut universel ! Tout étrange que cela paraisse, à cause de la brutale immoralité des Mormons, il faut avouer qu'au point de vue protestant la logique est plutôt du côté des successeurs de Brigham Young que du côté de Talmadge et du Conseil Privé de Sa Gracieuse Majesté la Reine. Le refus de croire à la nécessité du baptême, à l'existence de l'enfer est plus contraire aux enseignements de la Bible que la polygamie permise sous l'ancienne loi. Lorsque nos voisins courent sus aux Mormons, ils agissent sans qu'ils s'en doutent, sous l'empire des idées de l'église catholique, seule dépositaire des saines doctrines. C'est à elle qu'ils doivent s'adresser pour obtenir la justification de leur acte juste en lui-même, légitime à nos yeux, mais qui n'est, jugé à la lumière de leurs principes, qu'une persécution. Un grand écrivain l'a dit, le protestantisme ne vit que de quelques lambeaux de vérité empruntés aux catholiques, et la conduite des Etats-Unis, en ce moment, confirme cette parole.

Si les Américains chassent les Mormons parcequ'ils ont trop de femmes, n'allez pas croire qu'ils veulent refouler vers sa source l'immigration chinoise parce que les fils du céleste empire, qui laissent en Asie leur meilleure moitié, n'en ont pas assez ? Est-ce encore un sentiment de vertu qui les pousse à interdire l'entrée des Etats-Unis aux Chinois ? Ces payens leur font-ils horreur ? Ne nous méprenons pas : il ne faut pas trop exiger de ces néophytes. Deux fois vertueux en six mois, ce serait vraiment trop, et pour les Etats-Unis et pour la plupart des gouvernements modernes. Nous sommes ici en face d'une question d'intérêt.

Les Chinois, qui viennent par milliers s'établir en Californie, ont cru que les Etats-Unis leur étaient ouverts comme à tout venant. Le fait est que tout d'abord le *melikan man*—c'est ainsi que le Chinois appelle le Yankee—accueillit avec plaisir le *Celestial*. Il trouvait en lui le serviteur modèle, le serviteur rêvé, doux, obéissant, ne se croyant jamais l'égal de son maître, comme le domestique indigène. La démocratie a produit aux Etats-Unis ce singulier résultat : l'Américain pur sang ne veut pas servir. Et pourquoi ? tous étant égaux, tous ont droit d'être maîtres. Aussi, le Yankee ne sert qu'à son corps défendant et avec le plus d'indépendance possible. Le Chinois, lui, n'a pas ces idées. Toujours content, toujours prêt à faire toutes espèces de travaux, il se transforme en domestique, maître Jacques fait la cuisine, berce les marmots, fend le bois, conduit les chevaux, va aux marchés. C'est la bonne pour tout faire idéale. On lui pardonnait facilement toutes ces qualités ; mais il en a une autre devant laquelle on est resté inflexible. Johnny Chinaman est très frugal, et partant très économe. Pour toute nourriture, une poignée de riz ; pour toute boisson, de l'eau claire, tandis que ses concurrents s'inondent de whiskey. Ces habitudes lui permettent de louer ses services à bien meilleure condition que les travailleurs des autres nationalités. Et c'est ici que la guerre a éclaté. Johnny Chinaman fait baisser le prix du travail. Question d'intérêt et non de vertu ! C'est pourquoi la liberté, glissant son bonnet sur ses yeux pour ne pas voir cette violation du plus sacré de ses principes, se décide à expulser le Chinois. Et voilà la société la plus avancée en contradiction avec elle-même. On proclame la liberté du travail et on veut empêcher toute une classe de travailler, priver des milliers de citoyens, qui s'en trouvaient bien, des services des Chinois.

Le Congrès américain a voté une loi expulsant les Chinois, mais le président Arthur y a apposé son veto. Aux dernières nouvelles, il aurait consenti à un moyen terme : les Chinois ne seraient expulsés que pour un terme de dix ans, après lesquels ils pourraient reprendre le chemin des Etats-Unis. Que vont faire les *Celestials* ? En face de la grande muraille américaine, vont-ils se diriger de notre côté ? Ils ont déjà mis le pied en Colombie, et on dit que des légions d'autres Mongols tournent vers nous leurs yeux taillés en amandes. Si nous en croyons certains indices, et surtout les discours prononcés aux Communes par M. Bunster, de la Colombie, les habitants de notre extrême Ouest ne raffolent guère des fils de Confucius, et tout nous fait croire que nous aussi nous aurons bientôt notre question chinoise.

A.-D. DeCELLES.

LA RÉVOLUTION EN ITALIE

LES CARBONARI ET LA JEUNE ITALIE

Les écrivains étrangers avaient semé dans le cœur de la jeunesse italienne des aspirations mauvaises qui n'attendaient, pour germer et se montrer au plein jour, que d'avoir passé sous le mystère et le silence sans lesquels rien ne se fait dans la nature. Deux sectes, peu différentes de but, se chargèrent de cette incubation. La *Jeune Italie* surtout nourrit l'idée de l'unité italienne ; mais on ne saurait refuser à la *Charbonnerie* le triste honneur d'avoir, elle aussi, contribué pour sa part au développement de ce plan aussi insensé qu'impie et d'avoir causé la dépravation du sentiment littéraire.

Quoique ces sectes soient bien connues du lecteur, peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour lui d'en voir esquissées à grands traits la physionomie politique.

La secte des Carbonari, fondée en 1813, avait pour but de chasser les Français de la péninsule, mais elle survécut au but qu'elle s'était proposé. Cachée dans l'ombre et enveloppée de mystère, elle se déclara l'ennemie jurée de l'Autriche et de tous les princes qu'elle regardait comme les satellites de l'aigle à deux têtes, résolu de leur en imposer par la crainte et de tirer d'eux une vengeance exemplaire de ses espérances déçues. Les ambitieux et les intrigants de profession affluèrent bientôt dans ses rangs et, sur toute l'étendue de la péninsule, on n'entendit que noms bizarres, fantastiques, mystérieux dont chacun représentait une *vente* et avait pour sens unique l'obligation où était tout Italien de venger *l'agneau dévoré par le loup*. Il n'y eût pas de ville, si petite qu'elle fût, qui ne possédât sa vente ou sa loge avec ses statuts propres, mais avec l'obligation commune de tuer quiconque aurait révélé le secret de la secte et de faire connaître aux associés les actes et les intentions des gouvernements. C'est ainsi qu'ils érigeaient en patriotisme et en courage civique l'espionnage et l'assassinat.

Déjà, avant les commotions politiques de 1821, les *Ventes* ou grands centres de la Charbonnerie étaient en pleine activité, et, malgré leur défaite, elles ne cessèrent pas de travailler de l'extrémité de la Sicile à la chaîne des Alpes. En vain les Allemands firent-ils expier à beaucoup de jeunes gens leur illusion tombée dans les prisons de la Moravie, en vain eurent-ils toujours les yeux ouverts sur les agissements de la secte ; les Carbonari veillèrent eux aussi ; ils s'insinuèrent sous le masque de l'hypocrisie dans les charges de l'empire et ils firent ça et là, et sans bruit, des recrues de la plus haute importance.

Les Universités furent un de leurs meilleurs centres de prosélytisme. Chacune d'elles devint une vente, et professeurs et élèves s'employèrent activement à la diffusion du *second Evangile*. Quel fut l'effet de cette agitation sur les études ? Hélas ! il n'est que trop facile de le constater, car aujourd'hui encore l'Université italienne n'est guère autre chose qu'un champ clos où les jeunes gens s'exercent, sous l'impulsion de chefs populaires, à préparer l'avènement d'une république socialiste.

Les vétérans des guerres napoléoniennes furent les alliés naturels des Universités et les adeptes prédestinés de la Charbonnerie. Habités à ne croire qu'à la force brutale, dévorés du regret de ne plus paraître au premier rang, sceptiques en religion et en morale, comment n'auraient-ils pas été des premiers à se jeter dans les bras d'une secte qui se promettait de faire revivre la domination impériale, de renverser la papauté, d'extirper le catholicisme et de ramener le paganisme ? Aussi, les sectaires employèrent-ils alors tout ce que l'éloquence, l'histoire et la poésie avaient inventé de plus bas et de plus rampant pour en faire comme une auréole lumineuse autour du front de Napoléon, le despote tombé. On eût dit, en entendant ces adulations, en être revenu au temps du césarisme romain ou byzantin !

Comme chaque ville avait sa *Vente*, chaque province avait son chef carbonaro. Le voyageur qui visite Turin peut voir dans le jardin public la statue du général des carbonari napolitains ; et s'il demande qui fut ce Guillaume Pepe, il saura bientôt que ce héros d'un nouveau type a été placé là pour redire à ses compatriotes :